
Christian Marbach

Portraits de polytechniciens : un trombinoscope singulier

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Christian Marbach, « Portraits de polytechniciens : un trombinoscope singulier », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 52 | 2013, mis en ligne le 13 novembre 2014, consulté le 22 novembre 2014. URL : <http://sabix.revues.org/1193>

Éditeur : SABIX

<http://sabix.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://sabix.revues.org/1193>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© SABIX

PORTRAITS DE POLYTECHNICIENS : UN TROMBINOSCOPE SINGULIER.

Christian MARBACH

Nous avons souhaité terminer ce bulletin par quelque modestes pages sur les portraits de polytechniciens. En quelque sorte, au lieu de parler des œuvres réalisées par des X devenus peintres professionnels ou presque, présentons des figures de polytechniciens réalisées par des peintres professionnels ou presque. Nous en avons déjà vues, avec le portrait de Langlois par Krug ou celui de Rouart par Degas. Mais pourquoi se limiter à un trombinoscope de peintres ?

Vous vous doutez bien que, parmi cinquante mille polytechniciens dont beaucoup sont arrivés aux sommets des hiérarchies militaires, administratives, industrielles ou scientifiques, un grand nombre ont eu droit à des portraits pratiquement officiels. J'ai décidé d'en sélectionner une bonne douzaine, en assumant totalement l'arbitraire de ce choix, et en privilégiant ceux — portraits ou polytechniciens — qui ont été ou dont les portraits ont été pour moi des découvertes, et le seront peut-être pour vous.

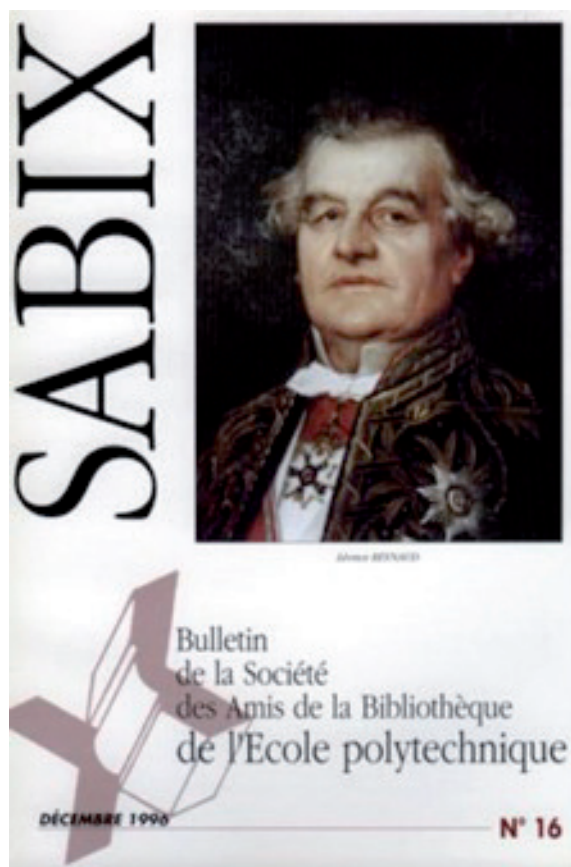
Reynaud (X 1821)

Déjà, nous avons eu l'occasion de parler de Léonce Reynaud, dans le chapitre consacré à Penguilly-l'Haridon : c'est à lui que cet artiste a offert les *Rochers du Grand Paon*, peints en 1861 sur l'île de Bréhat qui vit l'un des premiers succès architecturaux de Reynaud, le phare des Héaux édifié en 1839. La galerie Talabardon et Gauthier, qui nous a permis de reproduire le Penguilly-l'Haridon, a également eu l'amabilité de nous proposer de reproduire un tableau de Léonce Reynaud, signé d'Eugène Devéria qui était alors un des peintres les plus renommés de l'école romantique. Devéria fait le portrait de Reynaud en 1838, quand son modèle travaille précisément sur son phare et vient par ailleurs d'être nommé professeur à l'École polytechnique. « *Il le peint avec le fa presto d'une figure de fantaisie* », et la notice de la galerie remarque que, en cette année 1838 où vient de s'ouvrir la Galerie espagnole de Louis-Philippe, « *Devéria mêle l'influence de Velasquez au souvenir de Reynolds ou de Lawrence. La palette restreinte de gris et de noirs met en valeur la figure intelligente et énergique de l'architecte comme saisi au cours d'une tournée d'inspection de phares sur les côtes bretonnes un jour de tempête* ».

Il existe d'autres portraits du grand Reynaud, et il est plaisant de juxtaposer le Devéria, où Reynaud a moins de quarante ans, à la gravure la plus souvent utilisée pour le décrire, celle d'un véritable notable de son corps, à peine plus empâté, mais toujours volontaire et sûr de lui...



Eugène Devéria, Portrait de Léonce Reynaud, huile sur toile, 65 x 54,2, 1838, par courtoisie de la Galerie Talabardon et Gautier, Paris



Portrait de Léonce Reynaud en page de couverture du bulletin numéro 16 de la Sabix consacré à l'architecture

Jollois (X 1794)

Tout le monde sait que plusieurs dizaines de polytechniciens ont été invités à participer à l'expédition d'Égypte – j'emploie ce terme *invités* en soulignant par cette incidente qu'il comporte sa part de bonheur (à vingt ans, partir dans cette sorte d'aventure ne peut qu'être exaltant !) comme sa part d'obligation (être invité par des personnes munies d'une certaine autorité, Bonaparte, Monge, Berthollet, même si cette autorité n'est pas inscrite dans des relations hiérarchiques codifiées, ne vous laisse pas forcément beaucoup de libre arbitre !) La liste de ces X est bien connue, et de multiples pages ont été écrites par eux, sur cette expédition, et sur eux, en particulier quand leur parcours ultérieur a été flamboyant. Mais ce que je veux signaler ici, c'est aussi que le portrait de beaucoup d'entre eux a été croqué pendant cette expédition par un habile artiste, André Dutertre, qui non content de préparer d'innombrables planches de monuments qui seront présentés dans la *Description de l'Égypte*, s'est aussi plu à effectuer des croquis d'environ 170 membres de l'expédition –dont certains polytechniciens. Dans ses mémoires, Edouard de Villiers du Terrage, X 1796 précise combien Dutertre était acharné à augmenter sa collection de dessins. Il raconte à ce propos cette anecdote, vraie ou fausse, peu importe. Il s'agit d'un dialogue entre Dutertre et Desgenettes qui rentre de Syrie. Dutertre : *Comment se porte un tel ?* Desgenettes : *Il est mort.* Dutertre : *Diable, c'est dommage, je ne l'avais pas. Et un tel ?* Desgenettes : *Il est mort aussi.* Dutertre : *Celui-là, cela m'est égal, je le possède.*

Et voici donc Jean Baptiste Prosper Jollois (X 1794 ; 1776-1842), tel que croqué par Dutertre et tel que très sommairement décrit dans la base des données publique de la bibliothèque de notre École, à laquelle nous ferons souvent référence.



Ingénieur des Ponts et chaussées, il est attaché à l'expédition d'Égypte, chargé des travaux hydrauliques du Delta et fait des recherches archéologiques. Ingénieur en chef du département des Vosges (1819), directeur des travaux de la Seine (1829), il devient membre de l'association polytechnique et président des Antiquaires de France. Il écrit «Recherches sur les bas-reliefs astronomiques des Égyptiens», avec Devilliers (1817), des mémoires archéologiques sur le Loiret et les Vosges, et le «Journal d'un ingénieur attaché à l'expédition d'Égypte».

Donc, un ingénieur, curieux de géographie et d'archéologie, aimant écrire : certainement un X qui ne regretta jamais d'avoir répondu positivement à l'invitation en Égypte !

Tupinier (X 1794)

Encore un X 1794, fils d'un magistrat de Bourgogne dont Greuze a peint le buste... et dont j'ai trouvé le portrait vers 2000, sur un site organisé par Scotland Yard et consacré aux tableaux volés ! Le fils, notre X, est dessiné assis, étudiant avec une feinte négligence un plan, adossé à un arbre. À l'arrière plan, une ville au bord de l'eau... Cette vue vous dit sûrement quelque chose, ces campaniles, ces palais. Mais oui, c'est Venise, Venise aux bords de la lagune, avec devant elle un beau navire rappelant le soin que Tupinier, qui y officia de 1806 à 1811, mettait à remplir ses fonctions, il avait été nommé par Napoléon directeur de l'Arsenal de la Sérénissime ! Un personnage aussi important, bien que tout jeune, mérite bien un portrait réalisé par un maître local : d'après Scotland, l'auteur en est Matteini (sans doute Teodoro, qui fut professeur à l'Académie de Venise en 1807). Ce tableau fut-il retrouvé ? Je diffuse de nouveau cette illustration en espérant y contribuer !



Pour tous ceux qui seraient curieux de l'étonnant et merveilleux parcours de Tupinier, je recommande la lecture de ses Mémoires. Il s'agit d'une autobiographie qu'il souhaita intituler « *Mon rêve* » et qui fut versée en 1965 à l'état de manuscrit dans les collections du Service historique de la marine avant d'être transcrite et éditée sous forme de livre en 1994 avec le concours de l'Amicale du Génie Maritime et des ingénieurs Ensta, et de l'Association pour la célébration du bicentenaire de l'École polytechnique. Si on veut résumer ce parcours, on peut parler de l'extraordinaire précocité de Tupinier, disputant à Lordon le privilège d'être le plus jeune homme jamais admis à l'X, et son habileté, lui permettant de servir successivement Napoléon, Louis XVIII, Napoléon encore, Louis XVIII de nouveau, Charles X, Louis-Philippe — mais pas la Seconde République, et tout ceci pour la plus grande gloire de la France, de ses ports et de sa marine !

Bosquet (X 1829)

Quel noble portrait ! Un maréchal de France peint en pied, de trois quarts, grandeur nature, par un peintre officiel du Second Empire.



Notre Bosquet est négligemment accoudé sur la bouche d'un canon. Le portrait a été brossé en 1857 : après la guerre de Crimée où Pierre Joseph François Bosquet s'illustra particulièrement, mais dans ce document officiel Horace Vernet, que nous avons vu enseigner la peinture à Atthalin et à Langlois, ne traduit pas vraiment la fougue dont le soldat faisait encore preuve à Malakoff, ou à Inkerman, à la tête de ses troupes, et sans tricher : n'a-t-il pas été gravement blessé dans les combats au point de devoir à 45 ans quitter l'armée pour un siège de sénateur et mourir presque aussitôt de ses blessures ? A fortiori, Vernet ne laisse pas deviner que, jeune élève à l'X, Bosquet fut un des meneurs qui entraînèrent leurs camarades vers les barricades, lors des Trois Glorieuses, et Pinet ou Belhoste utilisent abondamment ses « *lettres à ma mère* » pour raconter les années 1830 et 31 à l'école. De même, plus tard, il parlera à Maman de ses campagnes en Algérie. De tout, ou presque... Il m'étonnerait que Bosquet ait confessé aux siens ce que raconte à son propos cette mauvaise langue de Maxime du Camp :

« L'activité, la précision de Bosquet, étaient d'autant plus extraordinaires que dans les marches, dans les campements, dans les jours de bataille aussi bien que dans les jours de repos, il était suivi de deux ou trois cantinières, comme un sultan est suivi de son harem : on en plaisantait et on l'appelait Bosquet-Pacha. Cette passion qu'il ne sut jamais réfréner et qui s'exerçait sans choix, semblait laisser ses forces intactes. »

Mais revenons à l'image officielle, désormais accrochée aux murs du château de Versailles, pour rappeler, le lecteur s'en doute, que de nombreux polytechniciens ont bénéficié de ce traitement : se faire peindre aux frais de la République, ou de la princesse, à l'occasion d'un événement rendant leur silhouette digne d'être admirée par les générations futures : une élévation au maréchalat, une élection à une Académie, une nomination à un poste de responsabilité. En fonction de la conjoncture, ils avaient droit à un artiste plus ou moins talentueux. Avec Vernet, ou encore Devéria qui fit aussi son portrait, Bosquet n'était en théorie pas trop mal loti. Mais on peut préférer le sort d'Arthur Fontaine, X 1880, ingénieur des mines passionné par les questions sociales, qui doit à ses relations d'amical mécénat d'avoir été peint par Edouard Vuillard. Ou celui des X dignes par leurs travaux de figurer comme Gustave Ferrié, X dans la magnifique Fée Electricité de Raoul Dufy (souvenez-vous de la couverture de notre bulletin 48).

Un polytechnicien anonyme (X 1829, ou 1830)

Mais avant de revenir à nos grands hommes, je vous propose une excursion au milieu de tous les polytechniciens anonymes que l'on peut trouver dans les tableaux des musées. Les historiens de l'École sont particulièrement friands des aventures de jeunes élèves X défendant Paris (nous l'avons vu avec Guimet) ou partant à l'assaut des barricades. Il arrive aussi à de grands peintres de rappeler notre présence dans ces pages d'histoire, et un survol de portraits de polytechniciens ne pouvait pas oublier l'X de Delacroix, accompagnant la *Liberté guidant le peuple*. C'est fin 1830 que le peintre réalise ce tableau, et regroupe derrière sa *Liberté* au bonnet phrygien armée de son drapeau tricolore des ouvriers et des bourgeois, des vieux comme des jeunes (ainsi l'enfant qui inspirera Hugo pour le personnage de Gavroche), et aussi un polytechnicien ! S'agit-il de Bosquet, déjà cité, ou de son camarade Vaneau, mort lors de ces Trois Glorieuses ?



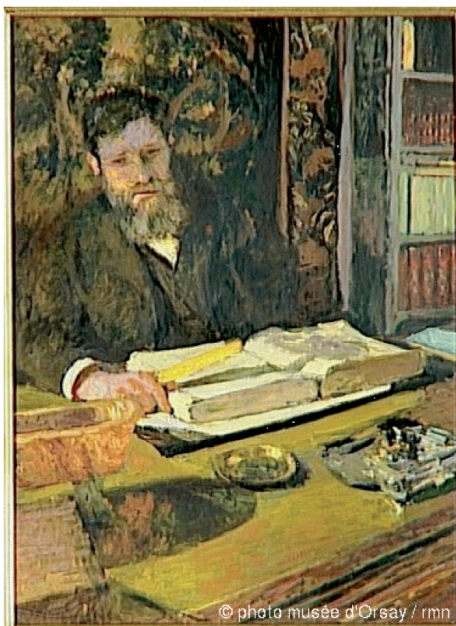
Le tableau de Delacroix avec un détail relatif au polytechnicien

Fontaine (X 1880)

Je reviens ici sur Fontaine, croisé à propos de Rouart, et je reproduis la notice relative à Fontaine, Victor Arthur Léon (1860-1931) :

Un industriel et mécène français qui a joué un rôle important sur la scène industrielle du début du XX^e siècle en occupant les postes d'inspecteur général des Mines, de conseiller d'État, de directeur honoraire du travail, de président des Conseils d'administration du Réseau de l'État et des mines de la Sarre et de président du Conseil d'administration du Bureau international du travail, dont il fut un des principaux créateurs.

Il existe de Fontaine, et de son épouse, divers portraits peints par Vuillard. Voici l'un d'eux, effectué vers 1901 sur carton qui se trouve aujourd'hui au musée d'Orsay après une donation de son fils Philippe Fontaine et plusieurs déménagements entre d'autres musées nationaux.



*Edouard Vuillard, Arthur Fontaine vers 1901, (huile sur carton H. 0.82 ; L. 0.6)
musée d'Orsay, Paris, France © photo musée d'Orsay / RMN*

Bernigaud de Chardonnet (X 1859)

Mais la notoriété ne conduit parfois à une image ou un portrait que bien des années après le passage sur terre des humains qui la méritent. Dans ces sessions de rattrapage, plus rares que les sessions de confirmation, les timbres poste peuvent jouer leur modeste rôle — modeste par la taille des figurines, bien éloignée d'un portrait en pied ou d'une statue majestueuse. Le bulletin 36 de la Sabix, consacré aux polytechniciens à travers la philatélie, réalise un survol presque complet des polytechniciens mis en timbre avant 2004 (à ma connaissance, il n'y manque que Marc Sangnier, mis en circulation en France dès 1960, et Joachim Barrande, honoré par les postes de la République tchèque en 1999 pour ses travaux de paléontologie et représenté avec des trilobites).

Mais je veux ici sélectionner Hilaire Bernigaud de Chardonnet, sans doute inconnu de presque tous nos lecteurs, sauf les spécialistes de la soie artificielle (notre Hilaire en a été l'inventeur en 1884), les férus d'histoire industrielle (les entreprises qu'il créa entreront ensuite dans le groupe Rhône-Poulenc mais Hilaire n'en tirera pas un sou, incapable de transformer son inventivité technologique en *capital gains*), les Bisontins qui passent devant l'imposant mémorial érigé dans leur ville, à l'angle du Jardin des sens et du pont de la République. Et les philatélistes très avertis qui connaissent son timbre (valeur faciale : 30 francs, format horizontal, 36 x 21,45 mm, dentelure 13, carmin et vermillon, imprimé en taille douce rotative à 50 timbres par feuille, émis à 2,5 millions de séries et mis en vente en mars 1955 dans la catégorie des inventeurs, aux côtés de Philippe Le Bon : le gaz d'éclairage, Barthélémy Thimonnier : la machine à coudre, Nicolas Appert : la conserve alimentaire, Sainte Claire Deville : l'aluminium, Pierre Emile Martin : l'acier). Merci à Charles Mazelin d'avoir gravé en taille douce ce visage majestueux, avec ses imposantes rouflaquettes, entouré de suggestives cornues et fabriques !



Coriolis (X1808)

Passons d'un « industriel » à un « scientifique », pour rendre hommage à Coriolis et à notre président Alexandre Moatti qui rédigea à son sujet une thèse, *Gaspard-Gustave de Coriolis (1792-1843) : un mathématicien, théoricien de la mécanique appliquée*. (voir « biographies polytechniciennes », sur le site de notre association).

Coriolis fut ingénieur des Ponts et chaussées, et la notice de l'X nous rappelle son parcours :

Il fut affecté au département de la Meurthe puis des Vosges. Appelé à l'École polytechnique par Cauchy, il devient répétiteur d'analyse, tout en étant en service dans la Seine (1826). Il supplée Navier à son cours d'analyse (1830), avant d'être nommé professeur adjoint de mécanique appliquée à l'École des ponts et chaussées (1831) et d'obtenir enfin la chaire de Navier (1836). Élu membre de l'Académie des sciences la même année, il devient directeur des études à l'École polytechnique et, bien qu'il ait été promu ingénieur en chef dès 1833, se cantonne dans ces seules fonctions. On lui doit le « Calcul des effets des machines », un « Traité de la mécanique des corps solides », le théorème sur l'application du principe des forces vives au mouvement relatif dans les machines, le « théorème de Coriolis ».

La gravure suivante est l'un des rares portraits connus de Coriolis, homme discret. (Même le *Livre du Centenaire*, qui contient pourtant de nombreuses illustrations avec des gravures de nos anciens, ne le représente pas). Alexandre Moatti nous rappelle dans sa thèse que cette gravure, œuvre de Zéphyrin Belliard, fut exécutée à partir d'un tableau du peintre Roller, — il s'agit là d'une pratique fréquente au XIX^e Siècle, et que ce portrait a été réalisé par le peintre Roller (1812-1866).



Coriolis, gravure de Belliard d'après le tableau de Roller

Comme Coriolis était heureux d'être ainsi peint. Cela vous pose, de poser pour son image ! Mais citons à ce propos Alexandre Moatti :

Son attitude « confine presque au narcissisme lorsque Coriolis consacre de longues phrases à son portrait peint par Roller fin 1841. Roller était un homme fortuné, associé dans une fabrique de pianos, et peintre amateur. Il était entré en contact avec Coriolis pour des perfectionnements à caractère scientifique à apporter aux pianos et, selon La Chesnais¹, « la physionomie de Coriolis l'intéressa et il lui demanda de poser ». C'est d'ailleurs ce premier portrait peint par Roller à vingt-neuf ans qui le « lancera » - il peint dans le même temps Cauchy, puis fera le portrait de Péclét et sera rendu célèbre par celui du duc de Morny.

¹ Maurice Georget La Chesnais, « Souvenirs, tome 3 », par son petit-fils La Chesnais, mai 1976. La Chesnais avait pour arrière-grand-père Claude Blanchard (16 mai 1742 à Angers - 11 mars 1803 aux Invalides) – extrait consultable dossier Coriolis AEP. Blanchard était marié à Thérèse de Coriolis, tante de Coriolis.

Coriolis se plaint du temps de pose qu'il doit consacrer fin 1841 à la confection de ce portrait, mais il est très satisfait du résultat, et du fait que le tableau soit exposé lors d'un salon de peinture :

Mon portrait a grand succès au Salon. Il y est bien placé on le voit bien et j'en reçois beaucoup de compliments. Il y a des personnes qui prétendent que c'est le mieux peint de l'exposition [lettre du 30 mars 1842].

Et, un peu plus tard :

Mr Péclet revient de sa tournée le 25 juillet. Pour ce jour-là je redemanderai mon portrait à Mr Roller et je le ferai placer dans la salon de Cécile pour l'arrivée du maître du logis à qui cela fera plaisir [lettre du 9 juillet 1842].

Car, en accord avec Roller, il avait été prévu que le portrait fût exposé d'abord au musée, puis accroché chez Cécile Péclet. Coriolis, qui voulait offrir ce tableau à sa chère cousine Benoit, compte la dédommager ainsi :

Je vous ferai compensation en vous envoyant une épreuve au Daguerreotype meilleure que celle que vous avez ; maintenant on les fait en moins d'une seconde et on saisit facilement la physionomie. Au premier beau jour (car il faut du soleil) j'irai me faire saisir en bonne mine et je vous réserverai un petit portrait qui vous réconciliera avec le procédé de Daguerre [lettre du 9 au 20 novembre 1841].

Carnot (X 1812)

Il existe plusieurs polytechniciens dans la famille Carnot, et même plusieurs Sadi Carnot. L'origine du goût de la famille pour ce prénom tient à l'attachement marqué par Lazare Carnot, « l'organisateur de la victoire », pour la poésie et notamment pour le poète persan Saadi de Shiraz, chantre des femmes et des fleurs.

Aussi le thermodynamicien Sadi Carnot, fils aîné de Lazare, reçut-il ce prénom que portera encore plus tard un autre X, de la génération suivante, son neveu le président de la République. Et comme la famille ne passait pas inaperçue, c'est le peintre Louis-Léopold Boilly (1761–1845), maître réputé de l'époque en portraits et scènes de genre, qui fut chargé de faire le portrait du jeune homme, alors à l'École, en 1813 : un garçon sérieux, qui porte bien son uniforme de polytechnicien, peut-être un peu angoissé à l'idée de rester toujours digne de ce nom si difficile à porter (sans être proscrit, le père n'était pas en odeur de sainteté chez l'empereur à cette époque), peut-être aussi songeant à des lois physiques à définir, ou déjà tourmenté par sa santé fragile...

Fils aîné de Lazare Carnot, il entre à l'École polytechnique (1812) et prend part à la défense du fort de Vincennes (1814). Il entre dans le génie (1819), concourt pour l'état-major, où il est promu lieutenant. Capitaine, il quitte l'armée pour se consacrer aux recherches scientifiques. Il est le fondateur incontesté de la thermodynamique ; il étudie les lois de la chaleur, les dilatations comparatives des gaz et l'application mécanique de la vapeur : «Principe de Carnot» (l'une des deux lois fondamentales de la thermodynamique), «Cycle de Carnot», «Théorème de Carnot». Il publie dès 1824 : «Réflexions sur la puissance motrice du feu (...)» et les machines propres à développer cette puissance. Il accueille avec transport puis déception la Révolution de 1830, avant de succomber au choléra (1832). Ses papiers, retrouvés en 1840, montrent qu'il avait également découvert le principe de conservation de l'énergie : loi d'équivalence entre la chaleur et le travail.

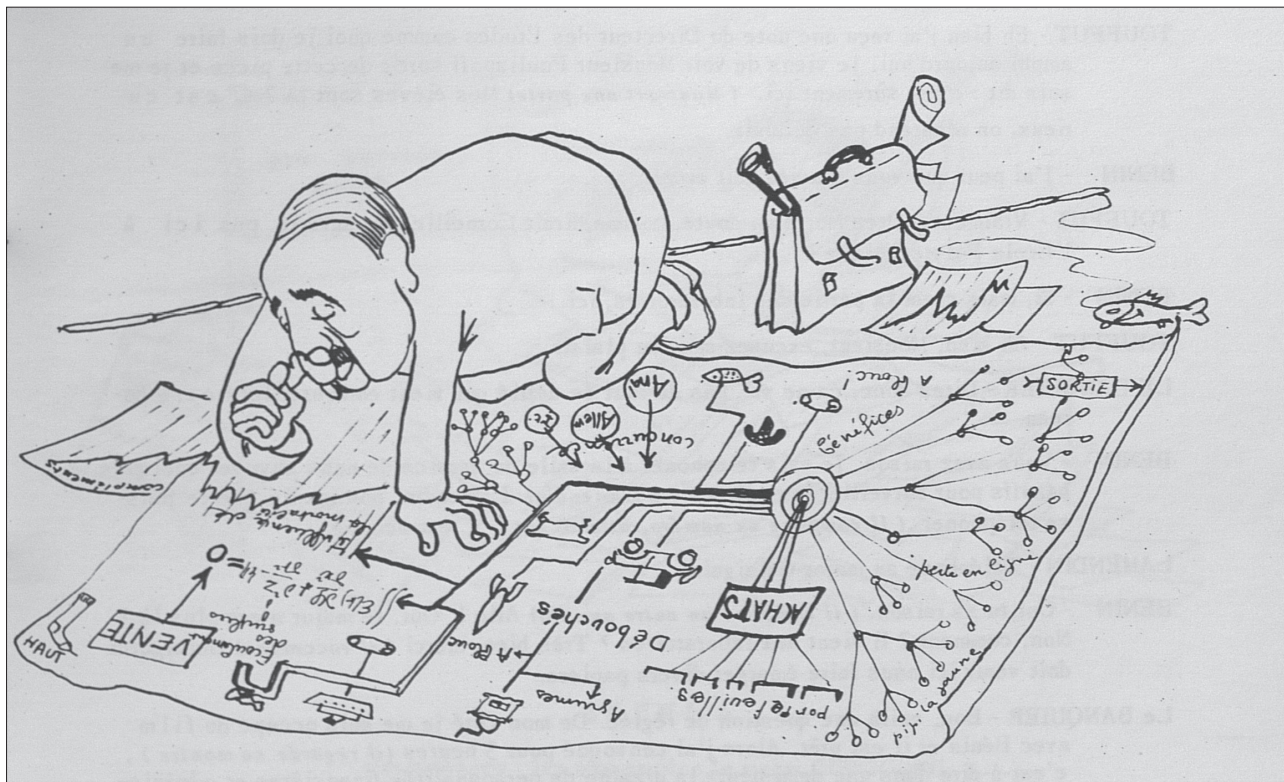


Sadi Carnot, *tableau de Louis-Léopold Boilly (1761–1845), réalisé en 1813.*

Divisia (X 1909)

De 1929 à 1959, le professeur Divisia enseigna à l'X l'économie, que l'on appelait en son temps économie politique, et qu'il prononçait écounoumie poulitique. Les élèves – j'en étais – n'étaient en majorité que médiocrement intéressés par ce cours, et je le regrette quand je lis combien certains aspects de l'œuvre de Divisia, X 1909, notamment en économétrie sont appréciés par des connaisseurs du domaine. Mais en 1958, notre professeur né en 1889 était déjà assez âgé... disons plutôt que l'écart entre nos âges et nos sujets d'intérêt était trop grand pour que nous fassions de gros efforts pour le suivre. François Divisia le savait, et il savait que sa matière n'était pas prise en compte dans le classement, et qu'il ne pourrait donc attirer l'attention que de rares cocons.

Cela dit, la promotion le considérait avec une sorte de tendresse, et nous lui avons laissé une bonne place dans notre Revue Barbe, en l'affublant du patronyme peu aimable de Pouliapoff. Mais la caricature que fit de lui mon camarade Jean Mougey, X 56, dans l'opuscule de cette Revue, intitulée *Donogoo-Carva* et signée Marbach et Stoleru, traduit assez bien nos sentiments de l'époque à son égard : considération et incompréhension, étonnement et indulgence. Et, l'âge venu, je trouve que nos jugements et nos commentaires avaient été bien péremptoirs !



Le professeur Divisia, croqué par Jean Mougey (X 1956) dans le programme de la Revue Barbe 1956

Considerant (X 1826)

La caricature n'est pas seulement le fait des élèves cherchant depuis Atthalin à utiliser aux dépens de leurs professeurs leurs talents graphiques, d'ailleurs pris en compte lors du concours d'entrée comme lors du séjour à l'École. Elle s'exerce aussi contre les X en situation de la provoquer dans leur vie professionnelle ou publique. Un peu d'originalité dans l'attitude ou les opinions est un bon moyen d'être alors bien servi, par exemple par des opposants. Ainsi en fut-il de Victor Considerant.

Victor Considerant (1808-1893) (à écrire sans accent, il s'énervait comme Clemenceau de tous les accents aigus qu'il voyait accolés sur le « e » de son nom) est l'un de ces nombreux polytechniciens du XIX^e Siècle qui ne fut pas seulement attiré par ce qu'on appelle aujourd'hui les sciences dures, mais se lança dans la réflexion philosophique et l'action politique. L'une et l'autre lui valurent considération et surtout inimitiés, et ses tentatives sincères de définition ou de construction de cités idéales à contenu fouriériste ne furent que des échecs. Il ne faut donc pas s'étonner de le trouver caricaturé par l'opposition, par exemple dans la troupe des « représentants représentés » ... par Daumier!



Victor Considerant, par Honoré Daumier, avec la légende de l'auteur
(Dessiné d'après nature à la tribune le jour mémorable où orné de tous les attributs d'un disciple de Fourier, et prenant la pose de l'anti-lion, il cherche à phalanstériser tous les membres de l'assemblée nationale).

Le lecteur pressé pourra se contenter pour le connaître de la notice qui suit, figurant dans la banque de données de la bibliothèque.

Après des études dans l'institution où enseigne son père et au lycée de Besançon, associé au groupe fouriériste de la ville, il entre à l'École polytechnique, rencontre Fourier, dont il se fait l'ardent propagandiste à l'École de Metz. Il quitte l'armée (1833) et collabore au «Nouveau Monde» et à la «Réforme industrielle». Il crée «La Phalange» (1836), auquel il adjoint la librairie phalanstérienne, devient le chef de l'école sociétaire dont le manifeste est publié (1841). Élu conseiller général de la Seine, il lance un troisième journal d'esprit monarchique (1843). Il se rallie à la République et est élu à l'Assemblée constituante (1848), puis à la législative. Il s'associe au vote de félicitations à Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il combat la politique de l'Élysée. Poursuivi comme complice de l'émeute de juin 1849, il doit s'exiler, part en Amérique, fonde au Texas une commune sociétaire, entreprise ruinée par l'insurrection du sud. De retour en 1869, il se livre à une propagande pacifiste. Il redevient vieil étudiant suivant les cours de physiologie au Collège de France, acceptant l'hospitalité de Daly puis de Klein.

Mais s'il est plus curieux, il pourra aussi lire la belle biographie écrite par Michel Vernus (*Victor Considérant, démocrate fouriériste*, aux Editions Virgile, 2009), évidemment attentif par proximité aux racines franc-comtoises de son sujet ou celle, plus récente et encore plus fouillée, de Jonathan Beecher parue en 2012 aux Presses du réel: *Victor Considerant – Grandeur et décadence du socialisme romantique* (Traduit de l'anglais (américain) par Michel Cordillot (titre original : *Victor Considerant and the Rise and Fall of French Romantic Socialism*, Los Angeles, University of California Press, 2001). Un ouvrage qui raconte le parcours de Considérant, mais se veut aussi sur les débuts du socialisme en France.

Alphand (X 1835)

Allons, il serait dommage dans cette brève série de portraits de terminer par une caricature. Comme je l'ai déjà suggéré, bien des X ont été assez importants pour être représentés par des peintres importants, et ainsi certains sont-ils suspendus aux cimaises des plus grands musées, notamment à Paris. Dans le musée du Petit Palais, vous pouvez ainsi saluer Alphand : le fait que son portrait figure dans un musée dépendant de la ville de Paris n'est que justice, compte tenu de tout ce qu'il a fait pour elle. Jugez-en plutôt, à la lecture de sa notice :

Après des études dans un petit séminaire dauphinois et au Lycée Charlemagne (1834-35), il entre à l'École polytechnique. Ingénieur des Ponts et chaussées, il est affecté à Bordeaux, dont il devient conseiller municipal. Collaborateur du baron Haussmann, il est responsable des grands travaux d'assainissement et d'embellissement de Paris sous le Second Empire (bois de Boulogne, parc Monceau, boulevard Richard-Lenoir, bois de Vincennes, etc.). Il crée les grands cimetières municipaux de Pantin, Bagneux, Saint-Ouen et Ivry. Inspecteur général (1869). Pendant la guerre franco-prussienne, il est chargé, par le Gouvernement, d'organiser le 24 août 1870 le Corps du Génie auxiliaire, comme Colonel, au côté de l'architecte, Lieutenant-colonel, Viollet-le-Duc. Créé par décret du 24 août 1870, le Corps du Génie auxiliaire, modifié le 7 novembre par un arrêté du Gouvernement de la Défense Nationale, sous le titre de Légion du Génie auxiliaire de la Garde Nationale de la Seine, il est divisé en deux bataillons, dont un commandé par Alphand. On lui doit l'épuration des eaux d'égout par le sol ainsi que le système du tout-à-l'égout, l'amélioration de l'enlèvement des ordures ménagères. Il défend aussi un projet de métropolitain. Directeur de l'Exposition universelle de 1889. Chevalier de la Légion d'honneur en 1852, Officier en 1862 (inauguration du boulevard Voltaire), Commandeur en 1867 (Exposition universelle), Grand Officier de la Légion d'Honneur en 1882 (doyen des inspecteurs généraux des Ponts et Chaussées) et Grand-Croix de la Légion d'Honneur (Exposition universelle de 1889), il est maintenu en activité après la limite d'âge et élu membre libre de l'Académie des beaux-arts (1891). Mort à Paris le 6 décembre 1891.

Le grand et imposant portrait d'Alphand, en haut-de-forme et redingote de qualité, a été réalisé en 1888 par Alfred Roll, portraitiste en vogue de la fin du XIX^e ; le peintre n'a pas oublié de mettre dans la main de notre X-Ponts une liasse de papiers ou plans ; sans doute concernent-ils le dernier grand chantier de l'infatigable aménageur, l'installation de l'Exposition universelle de 1889, l'un des derniers grands chantiers de sa longue et active carrière. On devine à l'arrière-plan le dôme des Invalides, à côté duquel va bientôt s'élever la Tour de Gustave Eiffel achevée en mars 1889.



Alfred Roll, Portrait de Jean-Charles Alphand, 1888, 127 x 159 cm, musée du Petit Palais,

Le polytechnicien anonyme (X 1956)

Décrire ce que sont les polytechniciens en rassemblant leurs portraits est une approche plurielle qui ne raconte pas bien leur singularité, ni même ce qu'ils ont fait et réalisé, à l'exception de quelques accessoires présents sur le tableau, un plan dans la main d'Alphand ou de Tupinier, une cornue sur le timbre consacré à Chardonnet, une de ses usines derrière le portrait de Rouart par Degas, ou encore un canon auprès de Bosquet. En 1986, à l'occasion du trentième anniversaire de ma promotion, je m'étais amusé à esquisser un portrait *arcimboldien* du polytechnicien, regroupant chimie et mécanique, finances et spatial, ou musique, et même un *chamô*. C'est avec cette représentation, ici réduite au format d'une modeste vignette, que je signe cet article sur les portraits de polytechniciens.

